

**LAURÉATS**  
**DU CONCOURS DE NOUVELLES 2019**  
**NUIT D'ANGOISSE AU BLANC-MESNIL**

Prix du Blanc-Mesnil  
pour les Séquano-Dionysiens

Catégorie Adultes

## Joyeux Noël Dédé

### Une nouvelle de Nadia Zozime

#### 1<sup>er</sup> prix

Je n'aurais jamais dû accepter cette affaire. Quatre heures déjà que je poireaute dans le noir, essayant de me réchauffer, assis dans ma veille 404 garée dans l'impasse qui donne à l'arrière d'un boui-boui crasseux. J'ai le derche en compote. Aveuglé par un réverbère à la lumière jaunâtre j'observais les allées et venues du garçon de salle qui venait régulièrement déverser les reliquats des clients dans de grosses poubelles immondes dégueulant de papiers gras décorés de sapins et de bonhommes de neige ayant servis de serviettes de table, de restes de poulet rôti, de pommes noisettes et de gâteau au chocolat qui composaient le menu de réveillon dans ce bouge zéro étoile. Seule consolation, j'étais pénard. Je ne passerai pas la soirée avec Bobonne et les mioches chez ma belle-famille. Sondaron, ancien gendarme miteux ne pouvait pas m'encadrer. C'était réciproque. Ce communiste convaincu mettait dans le même panier les curés, les hommes politiques et tout ce qui représentait la nation. De gauche, de droite, tous les mêmes. Toujours bourré, son haleine chlinguait le calendos et la vinasse. Lorsqu'il parlait il fallait se protéger les narines pour ne pas dégobiller. Même les mouches ni résistaient pas. Quant à la belle-doche elle, elle m'avait à la bonne. Elle aurait même fait des galipettes avec moi si j'avais voulu. Elle ne perdait pas une occasion de me faire profiter de son généreux décolleté dans lequel ses énormes lolos essayaient de respirer, comprimés dans un soutif couleur chair acheté chez Tati. Elle me gratifiait de grands sourires mielleux, la bouche ouverte, montrant des dents jaunies par le tabac et sur lesquelles des traces de rouge à lèvres bon marché se mêlaient à des morceaux de salade restés coincés entre deux chicots. Elle puait du bec. Elle me donnait envie de gerber. J'imaginai ma bergère dans vingt ans. Il fallait que je me casse avant.

Depuis plusieurs mois les affaires se faisaient rares et le pognon commençait à manquer. A la casbah Bobonne faisait la gueule. Les placards étaient vides, sans compter que les fêtes de fin d'année approchaient. Les mioches avaient déjà fait leur liste au père Noël. Gérard voulait un train électrique et Jacqueline une poupée qui parle et qui marche. Et allez donc.

Bobonne elle, voulait un nouveau manteau. Le sien ne lui plaisait plus. Il avait fait son temps qu'elle disait. Madame voulait un vison, mais attention un faux qu'elle précisait. Encore heureux. Elle n'avait qu'à bouger son gros cul pour aller bosser, mais madame ne voulait pas. Dans sa famille, les femmes ne travaillaient pas. Les hommes devaient subvenir aux besoins du ménage. Toutes des feignasses.

C'était un mardi comme tous les autres, gris, triste et monotone. Les pieds sur le bureau, plongé dans mon Paris-Turf je n'entendis pas la porte s'ouvrir. Tout au plus une légère brise me fit frissonner. De même, je ne vis pas la personne qui venait d'entrer mais un parfum voluptueux me fit lever la tête. Un ange me regardait en souriant. Une poule de luxe se tenait devant moi. J'avais déjà vu ce genre femme. Elle est de celles qui se trouvent dans les cabines de routiers, sur une affiche collée au pare-brise. Une femme plantureuse, perchée sur des talons aiguilles. Elle avait des jambes immenses habillées de bas nylon, des hanches larges mais la taille fine, une poitrine généreuse, agressive, des cheveux oxygénés coulant sur ses épaules, des oreilles parées de boucles en strass qui lui mangeaient la moitié du visage. Maquillée comme un camion volé. Surtout les lèvres. On ne voyait qu'elles. Rouges et charnues, humides. Et ses petites dents bien blanches qui devaient vous mordiller goulûment. D'un pas léger, elle s'avança vers moi d'un air effronté. Je ne la quittai pas des yeux. Le frôlement de ses bas sur ses cuisses me mit le rouge aux joues. Ça s'agitait dans mon calcif. Sa main tendue vers moi me fit revenir à la réalité. Allons Dédé, cette gonze n'est pas pour toi. Je bredouillai des mots inaudibles en réponse à son bonjour. Elle m'avait contacté la semaine dernière pour une affaire. Elle soupçonnait son mari d'avoir une liaison. Jusqu'ici rien de plus classique. Mais elle ajouta qu'il voulait se débarrasser d'elle. Il avait déjà tenté de la renverser avec sa voiture et même de l'étrangler à plusieurs reprises. Elle avait peur. Il avait déjà été marié. Un jour sa femme a disparu, on ne l'a jamais retrouvée. La chose devenait sérieuse. Pris au dépourvu, je lui fis comprendre que ce genre d'affaire ne rentrait pas dans mes compétences. Bien que mes enquêtes soient toujours menées avec dextérité, je m'occupai plutôt de filatures pour adultère. Je n'avais jamais été sollicité pour une histoire de meurtre. Je ne me sentais pas à la hauteur et lui conseillai de s'adresser à la police qui mènerait une enquête. Elle se mit à pleurer, hurler, presque hystérique. Je lui proposai de l'accompagner au commissariat mais elle ne voulut rien entendre et ses pleurs redoublèrent. Bien que je ne comprenne pas sa réaction, ému par ses larmes je lui promis de

m'occuper de son affaire dès que j'aurai un moment. Elle me répondit qu'elle avait vraiment peur de lui. Il était violent, il la brutalisait depuis leur mariage. Elle voulait divorcer mais il refusait de signer l'acte, il lui avait dit que tout serait fini avant la nouvelle année. Après lui avoir promis de prendre l'affaire en mains, je lui remis ma carte sur laquelle je dessinaï une petite rose qu'elle baisa avant de la ranger.

Et voilà pourquoi un 24 décembre je faisais le pied de grue à Blanc Mesnil derrière le restaurant où son mari était cuisinier. Quelques heures auparavant à la demande de la poulette j'avais fait une petite fouille dans leur appartement, un genre de perquisition mais n'y trouvai rien d'intéressant.

Les passants se faisaient de plus en plus rares. Quelques attardés couraient les bras chargés de cadeaux. Les enfants traînaient derrière, ils se lançaient des boules de neige. Les parents s'engueulaient. Ils étaient en retard. Sapés comme des ploucs, le père avait sorti son plus beau costard et sa régulière avait réussi à faire rentrer ses miches dans un tailleur jaune citron. On aurait dit le cirque Pinder.

Je sortis le casse-dalle que m'avait fait Bobonne. Du pain et du sauciflard, elle avait fait fort. Tu parles d'un repas de Noël, alors qu'elle devait s'empiffrer d'huitres et de dinde aux marrons. Sans oublier la bibine. Elle avait une bonne descente Bobonne. Enfin, j'étais au calme. Je pionçai un peu puis songeai aux propos de ma cliente concernant son mari. Cela ne collait pas avec le portrait que m'en avaient fait les voisins. Tous m'avaient décrit un homme doux et calme, toujours souriant. Aucun d'entre eux n'avait jamais entendu de cris venant de leur appartement. Personne ne l'avait jamais vu en compagnie d'une autre femme que la sienne dont il semblait très épris, la tenant toujours par la taille d'un geste protecteur, la couvant de regards amoureux comme au premier rancard. Non, cela ne collait pas avec ce qu'elle m'avait raconté. Par contre ils me dirent que la Ginette n'était pas farouche. Une main baladeuse ne la dérangeait pas, au contraire, elle provoquait le mâle, surtout s'il était en couple, cela l'excitait. Son mari étant mou du gland, elle allait voir ailleurs. Elle aimait la bagatelle. Je ne pouvais pas en dire autant de Bobonne qui n'appréciait pas vraiment le carambolage. Elle pouvait tricoter ou faire sa liste de courses pendant que je faisais des pompes entre ses cuisses. Non vraiment, je devais être prudent et ne pas me laisser

influencer par ses salades sous prétexte que cette nana m'excitait. J'appris aussi que son mari était le propriétaire du resto. Pourquoi m'avait-elle menti ?

Tiens, un père Noël. Bien le costume. L'année dernière je m'étais déguisé pour faire plaisir à Bobonne. Elle voulait surprendre les gosses. Mais ces petits cons m'avaient reconnu. A cause de mon odeur il paraît. Même le clebs me fit la fête agrippé à mon falzar. Encore un. A croire qu'ils faisaient un concours. Dans la nuit, tous les pères Noël sont rouges.

Déjà presque minuit. Dans les foyers les enfants allaient découvrir les cadeaux déposés au pied du sapin. Certains seraient heureux, d'autres déçus. Les parents diront qu'ils n'avaient pas été sages ou bien qu'ils avaient mal travaillé à l'école. D'autres, plus rustres leurs diront de la fermer. Qu'ils s'estiment heureux. A leur âge ils n'avaient qu'une orange et un sachet de petits Jésus en sucre qui leur niquaient les dents.

Deux heures du mat. Par petits groupes les clients quittent le restaurant. Certains sont pressés de rentrer chez eux. Un homme serre amoureusement son épouse. Il murmure à son oreille. La femme ricane bêtement en poussant des petits cris. J'imagine que monsieur va mettre le petit Jésus dans la crèche. D'autres, largement éméchés sortent en titubant. Ils chantent des chansons paillardes en esquissant un pas de danse. Il y en a même qui pissent contre le mur en dessinant des cercles dans la neige. Oh zut, ils dégueulent maintenant.

Petit à petit le resto s'est vidé. Les employés s'en vont un à un. Le mari n'est pas sorti. Encore un père Noël. Ben dit donc on peut dire qu'il a loupé son coup celui-là, il n'est pas très gros. Pas de ventre, pas de hotte sur le dos. Il s'arrête au bas de l'escalier. Il semble attendre. Maintenant il se dissimule derrière les poubelles. Etrange. Je me tapis derrière le volant pour ne pas être vu. Il m'intrigue. Enfin la petite porte grillagée s'ouvre. Un mec en sort tranquillement. Il prend un grand bol d'air puis allume une cigarette. Je suppose qu'il s'agit du mari. Il finit sa clope qu'il écrase sur le sol et il s'assoie sur la dernière marche. Il contemple le ciel, la neige s'est remise à tomber. Soudain le père Noël sort de sa planque et avance doucement vers lui. Arrivé à sa hauteur, il se montre enfin. On dirait qu'ils ont une discussion. Le père Noël agite les bras. Il a l'air particulièrement énervé, il n'arrête pas de jacter. L'autre ne bouge pas. Le père Noël se penche vers lui. Je ne le vois plus. Puis il se

redresse et part tranquillement sans se retourner. Sa démarche chaloupée me rappelle quelqu'un. Quelque chose tombe de sa poche. Le mari ne bouge toujours pas. Je décide d'aller voir histoire de me rassurer. Il fait très noir malgré le réverbère. J'avance à tâtons. Mon pied glisse sur une substance visqueuse. Je gueule. Toujours pas de réaction du mari. Je m'approche encore un peu. J'arrive près des marches qui ne sont pas éclairées. Le gars me regarde. Il me tend la main. Je ne comprends pas. Il tente de se lever mais son corps est pris de spasmes, il retombe à terre. Sa tête part en arrière, je tente de le relever, je m'aperçois qu'il a une large plaie à la poitrine, le sang coule abondamment, des mots hachés sortent de sa bouche, je tâte son pouls qui ralentit. Je me précipite vers la cabine téléphonique aperçue au coin de la rue. J'appelle un toubib et les flics par la même occasion puis retourne vers l'homme de plus en plus faible. Il ne bouge plus.

Le doc arrive avant la police. Sans même l'examiner il fait son pronostic. Mort par exsanguination. Comme pour lui-même il ajoute : « cela devait arriver ». Les flics arrivent enfin. Eux aussi ne semblent pas étonnés. Ils m'apprennent que ce monsieur avait à plusieurs reprises déposé des mains courantes pour signaler les brutalités que lui faisait subir sa femme. Internée plusieurs années en psy, elle en était sortie grâce à des faveurs attribuées au médecin hospitalier qui l'avait hébergée quelques mois dans un studio attenant à son pavillon puis lassé de sa bipolarité il s'en était débarrassé. Elle a enchaîné des séjours de droite à gauche chez des types louches rencontrés dans les bars de la ville jusqu'au jour où elle mit le grappin sur l'homme allongé sur le sol dans l'espoir de mettre la main sur le pactole qu'il avait amassé à force de privations. Lorsqu'il comprit qu'elle en voulait à son argent, il a demandé le divorce qu'elle a refusé. Depuis, il se méfiait d'elle comme de la peste. Il semblerait qu'elle soit passée à l'acte. Mais aucun indice ne prouvait que ceci soit son œuvre. Je fis le rapprochement avec la silhouette aperçue plus tôt.

J'entrepris de chercher dans l'impasse en suivant dans la neige les traces du père Noël. En furetant de droite à gauche je retrouvais l'objet tombé de sa poche. Ma carte. La garce. Comme disait le commissaire Bourrel : « Bon sang mais c'est bien sûr, souvenez-vous ». Je lui avais donné ma carte. C'était bien elle avec la petite rose ainsi que la trace de son rouge à lèvres. Le père Noël, c'était elle. Elle m'avait piégé afin d'obtenir mon témoignage auprès de la police. Pensez donc, faire appel à un détective privé ça fait sérieux ça prouve que l'on est en danger. Je remis la carte aux flics, ils pourront y trouver ses empreintes.

Encore une affaire réglée qui n'allait rien me rapporter. Je suis crevé.

Allez, je rentre à la casbah. Avec un peu de chance, Bobonne ne dormirait pas. J'avais droit à un cadeau moi aussi. Joyeux Noël Dédé.



## L'écriture sur le mur

### Une nouvelle de Laurent Gobley

#### 2<sup>e</sup> prix

L'homme s'éloigna de la fenêtre, se dirigea vers le bureau et regarda le paquet qui y était posé. Un cadeau que ses collègues venaient de lui offrir.

Il enleva le papier et contempla le tube qu'il tenait dans sa main gauche :

— Un Single Malt Edradour de 16 ans d'âge, cuvée Barado, dit-il à haute voix. Ben mon vieux, ils ne se sont pas foutus de toi. Bravo les gars !

Il ouvrit le tube, en sortit la bouteille, la déboucha, attrapa un verre et se servit. Il le fit délicatement tourner, regardant le liquide ambré danser à l'intérieur. Après quoi, il approcha le verre de son nez et huma toutes les saveurs qui s'en dégageaient.

Une fois qu'il eut identifié tous les arômes, il en but une gorgée, laissant le breuvage lui inonder la bouche. Il patienta quelques secondes et commença à mâcher le whisky afin d'en extraire toutes les subtilités, puis, il laissa le liquide lui glisser dans la gorge distillant sa douce chaleur.

Une merveille !

Son verre à la main, l'homme se rapprocha de la fenêtre. Dehors, il faisait noir.

Quelques réverbères encore intacts diffusaient une lumière blafarde. Dans l'obscurité, des silhouettes amorphes se déplaçaient furtivement d'un coin sombre à un autre.

La nuit était leur domaine. Elle leur appartenait.

— Qu'est-ce que tu ressens en les voyant ?

L'homme sursauta, manquant renverser son verre sur sa chemise neuve.

— Merde, tu le fais exprès ou quoi ? Tu peux pas arriver comme ça, sans prévenir. Un peu plus et je m'en mettais partout !

— Désolé ! La prochaine fois, je ferai gaffe, ou mieux, je m'annoncerai avec une petite cloche, ou une trompette.

— Fais donc ça !

— Comme tu veux, mais tu n'as pas répondu à ma question Marc.

Marc se dirigea vers son bureau, tira son fauteuil, s'y assit confortablement et prit une profonde inspiration :

— Je ne sais pas trop. En fait, je...

— Arrête ça, pas avec moi. Je te connais, alors évite les je ne sais pas trop et autres formules du même genre.

— OK, concéda Marc en se levant pour aller vers la fenêtre. Mais, puisque tu demandes, ça me débecte de les voir prendre possession des rues, comme si les ténèbres étaient leur territoire. Regarde-les se déplacer comme des êtres désincarnés d'un coin sombre à un autre, brisant au passage les derniers ilots de lumière. Ça me fout en l'air !

— C'est ce que je vois ! Tu as toujours vécu au Blanc-Mesnil ?

— Oui, soupira Marc. Mais tout s'est accéléré ces dernières années. La politique sécuritaire a pris du plomb dans l'aile et le laxisme l'a remplacé, laissant le champ libre aux trafiquants de tout genre.

Marc fit de nouveau danser son whisky dans son verre, tandis que ses pensées s'égarèrent loin de cette conversation. La pièce était plongée dans une légère pénombre ; seule une petite lampe de bureau luttait pour l'éclairer. Le calme ambiant contrastait avec l'agitation qui régnait dehors. Semblant venir de l'autre bout du monde, la voix de son interlocuteur l'arracha à sa quiétude.

— Marc, tu m'écoutes ?

— Désolé, j'avais la tête ailleurs. Tu disais ?

— Je te demandais si c'était la raison pour laquelle tu fais ça.

Marc fut surpris par la brutalité de la question, malgré le calme avec lequel elle avait été posée.

— Ça, quoi ? demanda Marc, juste pour être sûr qu'ils parlaient bien de la même chose. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Vraiment ! Tu es sûr de vouloir jouer à ce jeu avec moi ? Je te dis que tu ne peux rien me cacher et toi, qu'est-ce que tu fais, tu persistes ! Quand tu comprendras que c'est inutile, on pourra arrêter les préliminaires et avancer. Alors ?

Marc continuait de regarder par la fenêtre. À une centaine de mètres de là, le réverbère d'une ruelle clignotait. Il pouvait presque entendre le grésillement de l'ampoule ; elle aussi allait bientôt rendre l'âme.

— Certaines choses doivent être faites, mais tout le monde n'a pas le courage de le faire. Tu vois ce réverbère là-bas qui clignote ? Il est en fin de vie et vit ces derniers instants... tout comme cette ville.

— Tu penses qu'elle va disparaître ?

— Non, bien sûr que non ! Ce n'est pas parce que ce réverbère ne diffusera plus sa lumière, qu'il n'existera plus. Il aura perdu ce qui faisait de lui un objet utile, qui compte et qu'on remarque, mais il sera toujours là. C'est pareil pour cette ville. Ce qui faisait son charme... son âme est en train de mourir. Comme cette ampoule, on assiste à ses derniers clignotements. Ses derniers spasmes.

Marc s'arrêta un instant, le regard plongé au cœur des ténèbres, avant de poursuivre :

— Je ne sais pas si tu as fait attention, mais les gens ne parlent plus du Blanc-Mesnil, mais de « La Ville ». C'est comme ça qu'ils l'appellent « La Ville ». Elle a perdu son âme !

— Et tu penses pouvoir la lui rendre ?

— Je ne sais pas, mais au moins je ne la regarde pas crever.

— Tu n'as pas peur d'être découvert, peur de faire un faux pas ? Les perquisitions se multiplient !

— Je sais, concéda Marc, mais c'est un risque à prendre.

— Tu en es à combien ?

— Dix, répondit Marc après un silence prolongé.

— Et pourquoi l'exanguination ? D'habitude, tu fais preuve de beaucoup plus de... finesse ! Mais hier soir, tu as mis ta dextérité de côté pour te la jouer Conan le barbare.

— N'exagère pas quand même !

— Tu m'expliques ?

— Je ne sais pas ! Je suppose que c'est la ruelle qui m'a inspiré. Cette lumière qui clignotait au bout, ce calme, l'atmosphère qui y régnait... je crois que j'ai voulu prendre mon temps.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Tu as quand même pris des risques énormes en le suspendant au mur.

— Je sais, mais c'est comme ça que je voulais le voir se vider de son sang. Une incision à l'artère fémorale et en 15 minutes l'affaire était bouclée.

— C'est indiscret de te demander ce que tu as fait du sang ?

— J'en ai utilisé une partie pour écrire le message sur le mur du bâtiment désaffecté de cette charmante petite ruelle, et j'ai balancé le reste dans les égouts.

Marc s'arrêta et but une gorgée d'Edradour qu'il dégusta avec la même application que si c'était la première. Puis il reprit :

— Cette petite frappe ne méritait pas plus. Il refourguait sa came à tous les gosses de la ville, au vu et au su de tous, et à chaque fois il passait entre les mailles du filet. Mince quoi ! Quinze interpellations et aucune peine prononcée. Et c'était pareil pour les neuf autres. Il fallait que quelqu'un reprenne les choses en main.

— Et ce quelqu'un je suppose que c'est toi !

Un lourd silence s'installa.

— Tu te rends quand même compte que tu n'es qu'un tueur en série, qu'un jour tu te feras chopper et que ce jour-là, tu auras des comptes à rendre ? Tu as pensé à tes enfants ? Leur nom sera à jamais associé à celui d'un meurtrier.

— Je ne me considère pas comme un tueur en série coupa Marc. Un tueur en série n'est qu'un détraqué qui assouvit un besoin irrépressible de tuer et parfois de torturer. Ce n'est pas ce qui motive mes actes. Moi, j'accomplis une forme de... justice. Lorsque la justice des hommes se montre inefficace, la mienne prend le relais.

— Bientôt, tu vas me faire croire que tu n'as tiré aucune satisfaction de ce que tu as fait hier soir ! Rendre à ce dealer la monnaie de sa pièce, cette mise en scène... tu as pris ton pied !

— Oui, j'avoue que ça m'a fait plaisir ! Il a d'abord essayé de jouer les durs, et ensuite de m'amadouer. Quand il a vu que ça ne fonctionnait pas, il a sorti toutes les insultes qu'il connaissait — et laisse-moi te dire qu'il en avait un sacré stock —, pour finir par pleurer, se chier et se pisser dessus. Alors oui, j'ai pris mon pied parce que justice a été faite, et j'espère que ça fera réfléchir les autres.

— Regarde dehors, tu as l'impression qu'ils sont en train de se triturer les méninges là ? Tu en es à ta dixième victime et rien ne change.

— Il faut peut-être plus de temps, ou faire que le message soit plus visible, plus... clair.

Marc termina son verre, le posa sur son bureau et repensa à ce qu'il venait de dire. *Un message plus visible, plus clair.* Était-ce pour ça qu'il avait opéré différemment ce soir, même inconsciemment ? Il ne tarderait pas à le savoir, le message laissé sur le mur étant assez explicite.

— Et... qu'est-ce qui te donne le droit de t'ériger en juge ? Seuls ceux qui ont fait l'École Nationale de la Magistrature et sont en poste au Ministère de la Justice peuvent le faire, et je ne pense pas que ce soit le cas. Sauf si...

— Sauf si, quoi ? interrogea Marc.

— Tu ne fais pas confiance aux institutions, puisque tu appliques ta propre justice. Dis-moi, tu ne penses pas tenir ce droit... ce pouvoir devrais-je dire, d'une source Suprême ?

Marc esquissa un léger sourire. Aux dires de ses collègues, c'était suffisamment rare pour le remarquer lorsque ça se produisait. Un jour, il en avait même entendu dire qu'il fallait qu'il se cogne le petit orteil contre le coin d'un meuble pour que son visage se décide à afficher un semblant d'émotion.

— C'est le cas alors, tu te penses mandaté par un Être Suprême ! Qui ? Dieu ? Satan ?... Odin, peut-être !

— Peu importe le nom. Sa voix me guide, lâcha Marc avec conviction.

— Tu es le bras armé de Sa justice, c'est ça ? Et mandaté par un Être Supérieur, tu penses que tu es invincible, c'est pour ça que tu prends de plus en plus de risques. Et ton message sur le mur est là pour rappeler qu'il n'y a aucun doute possible sur l'origine de ta... mission ?

— Exactement !

— Ton message, que disait-il déjà ?

— Mené, mené, tekel, Parsin.

— Piqué au livre de Daniel, si je ne me trompe pas, chapitre 5. Des mots qui, si je ne m'abuse, pourraient se traduire par « compté, compté, pesé et divisé ». D'où l'exanguination. Bravo, bien joué ! Je crois que je me suis trompé sur toi. Tu n'es pas aussi stupide que tes premiers meurtres le laissaient supposer. Tout ça implique que tu ne comptes pas t'arrêter là, c'est évident. Et...

Toc toc...

Un des collègues de Marc venait de frapper énergiquement à la porte de son bureau restée ouverte, et entra sans attendre de réponse.

— Commissaire, désolé de vous déranger, mais ça s'accélère. On en a un autre.

— Un autre quoi, Forge ?

— Un autre meurtre, commissaire. Le onzième. Même, modus operandi que celui d'hier. Même configuration des lieux, il n'y a aucun doute possible... on a bien affaire au même type, et...

L'inspecteur Forge, s'interrompit et jeta un rapide coup d'œil autour de lui, scrutant la pénombre, puis regarda le commissaire avec curiosité.

— Qu'y a-t-il Forge ? demanda calmement Marc.

— Je ne sais pas ! J'avais l'impression que vous étiez en train de discuter avec quelqu'un quand je suis entré. Mais, il n'y a personne. J'aurais pourtant juré entendre deux voix différentes. Ce doit être la fatigue. Je n'ai pas dormi depuis vingt-quatre heures.

— Comme vous pouvez le voir, je suis seul, confirma Marc. Je réfléchissais à voix haute et m'essayais au profilage.

— Ca me rassure embraila Forge. Une voiture vous attend dans le parking et la scientifique ne devrait pas tarder à arriver sur place.

— Je vous suis Forge. Par contre, je vais prendre le volant. Je vous expliquerai à quoi m'a mené ma réflexion. Mais, j'ai une idée beaucoup plus précise de la personne qu'on cherche. Hier soir, en laissant ce mot sur le mur, il a commis son premier faux pas, et je crois que je

sais comment il fonctionne. Je peux presque pénétrer son esprit. On touche au but, Forge, on touche au but.

Marc s'éloigna de la fenêtre, posa le verre vide sur son bureau et suivit son inspecteur.

## **Lettre Fatale**

### **Une nouvelle de Serge Martin**

#### **3<sup>e</sup> prix**

Chez Mimile, au Café des Sports, Paulo, dont le taux d'alcool dépassait largement la dose limite autorisée, voulait prouver à son copain Kader, lequel n'avait rien à lui envier question sobriété son passé de grand boxeur, agacé par les doutes de son compère, il décida alors d'improviser le match qui selon lui l'aurait sacré champion de Seine-Saint-Denis. Avant que le premier round ne commence ; le tôlier du bar s'empressa de composer le 17 sur son smartphone et tomba sur le standard, demanda si une descente de police pourrait se faire dans son établissement...

L'inspecteur Arsène Lepain reçût du poste l'ordre d'une intervention dans le secteur où il se trouvait et débarqua dans ce Madison Square Garden improvisé. Après les constatations d'usage, Lepain décida d'embarquer tout ce beau monde au poste où un stage en cellule de dégrisement s'imposait. Arrivé au commissariat, il chercha sa collègue Tora Tachance avec qui il faisait équipe depuis 3 ans. Une relation qui avait tout de suite bien fonctionné. Cette cambodgienne arrivée en France sur un bateau fuyant les gardes rouges avait réussi à rentrer chez les gardiens de la paix. Dès lors, elle avait gravi petit à petit tous les échelons jusqu'au grade d'inspectrice principale qu'elle venait de décrocher. « C'est avec tristesse qu'on la verra nous quitter dans quelques mois pour une retraite bien méritée » songea Arsène. Il demanda au brigadier Omar :

– T'as pas vu Tora ?

–Elle a été appelée pour un homicide au Blanc-Mesnil, lui dit Omar

–Je vais la rejoindre, donne-moi l'adresse.

Cherchant entre les pages du Paris Turf dont il avait commencé l'enquête approfondie qui lui permettrait de dénicher le gagnant de la 4<sup>ème</sup> course à Maisons Lafitte, il la trouva sur un ticket de Quinté + :

–21 rue du Forum ! lui lança Omar

–Merci vieux ! Et méfie-toi si le cheval est le meilleur ami de l'homme, l'homme est souvent son pire ennemi, dit l'inspecteur en sortant du poste sous le rire sonore du brigadier.



Arrivé à l'adresse indiquée, Arsène descendit de sa DS 19 - devenue véhicule de collection depuis peu et dont il se servait encore quotidiennement – et se planta devant le bâtiment sinistre à souhait qui lui rappelait le décor d'un film en noir et blanc de Carol Reed des années 30 dont le titre lui échappait. Empruntant l'escalier, il croisa la légiste Eva Maltourné qui lui fit le topo de la situation :

– Meurtre d'une vieille femme, frappée à l'arrière du crâne avec un objet contendant, exsanguination importante ayant sans doute entraîné le décès. Je t'envoie mon rapport demain.

Sur ce, elle prît la poudre d'escampette. « Cette légiste est extra, pensa Arsène, toujours de bonne humeur dans son job, c'est pas commun car elle en voit de toutes les couleurs », il avait diné un soir avec sa femme et depuis, le gigot à l'ail était devenu son plat préféré.

En entrant dans l'appartement, il se trouva nez à nez avec l'inspectrice Tora qui lui expliqua la situation :

– La victime, Madame veuve Sembal, 70 ans, vivait seule dans cet appartement depuis la mort de son mari il y a 3 mois. C'est la femme de ménage qui a découvert le corps gisant dans une mare de sang. Le vol, selon les premières constatations, doit être le mobile du crime car l'assassin a fait main basse sur tout ce qui était monnayable.

-----

José Hornicare, à sa descente de Roissy en provenance du Canada, avait une idée en tête : renouer les liens familiaux avec une vieille tante perdue de vue.

« J'espère que cette maudite française, comme on dit au Québec, a bien reçu ma lettre lui annonçant ma visite et que cela ne lui semblera pas impromptu après ces années de silence » pensa-t-il.

Il héla un taxi, une Mercedes stoppa net devant lui.

– Rue du Forum au Blanc Mesnil, indiqua José au chauffeur.

« Drôle d'endroit pour quelqu'un ayant un train de vie au-dessus de la moyenne » se dit-il en arrivant au pied du bâtiment. Il se demandait comment il allait aborder l'entrevue avec sa tante. Le père de José dressait de sa sœur un portrait plutôt négatif : elle avait épousé un pilote de ligne fortuné, dès lors, elle avait coupé tout lien avec sa famille. Aujourd'hui veuve et sans enfant, José se trouvait par conséquent l'unique héritier de son patrimoine.

---

Simone Sembal préparait le repas car Arthur, son mari, allait rentrer et il serait content de goûter ce ragoût dont il était friand. Elle se sentait en sécurité dans son nouvel appartement, et maudissait ses enfants qui lui disaient qu'elle serait mieux dans un établissement spécialisé pour personnes ayant des troubles de la mémoire. La sonnette la fit sursauter. A la porte, un jeune homme souriant lui dit :

– Bonjour ma tante, je suis heureux de te voir, as-tu reçu ma lettre ?

Après une hésitation, elle leva les yeux sur son tableau de liège accroché au mur de l'entrée où elle épinglait ses aide-mémoire et vit la missive de ce neveu inconnu. Elle le fit entrer, n'osant pas le contrarier, étant donné que sa mémoire lui faisait défaut de temps à autre, ne serait-ce que pour ce repas qu'elle venait de préparer pour son mari, mort depuis plusieurs mois. José, de plus en plus à l'aise pensait déjà au magot de la vieille, vu que côté famille c'était plutôt le désert de Gobi tout comme le lui avaient supposé ses recherches.

Après quelques vagues souvenirs évoqués sans trop de détails, José avait rompu la glace et, profitant du repas d'Arthur et des quelques verres qui rendaient Simone guillerette, il se dit qu'elle était en forme pour son âge et que, s'il fallait attendre le dernier soupir de cette septuagénaire, il ne pourrait pas s'offrir de sitôt la dolce vita dont il rêvait. Il fallait agir au plus vite, ne pas s'encombrer de sentiments et faire passer son délit pour un crime de rodeur. Sur le buffet, se dressait une reproduction de la Vénus de Milo en bronze, « cela fera l'affaire, pensa José qui était amateur d'art ». Il la frappa durement sur le sommet du crâne. Après quelques spasmes, elle perdit connaissance. Une fouille rapide permit à José de s'emparer de ce qui lui parut avoir le plus de valeur marchande avant de prendre la fuite en prenant soin de ne pas attirer l'attention du voisinage.

-----

L'inspecteur Lepain assis sur le coin de la table pareil à Humphrey Bogart dans « Le Faucon Maltais »\*, faisait tourner son flingue entre ses doigts avec une dextérité que les plus grands privés du 7ème art lui auraient envié. Perdu dans ses pensées, une idée lui vint en fixant la lettre adressée à Madame Vatan. Pourquoi cette lettre se trouvait-elle chez Madame Sembal ? Il ne put s'empêcher de la relire :

*« Ma chère tante,*

*De Passage en France, j'aurais aimé vous rencontrer afin de faire connaissance,*

*Votre Neveu dévoué,*

*José »*

« J'ai bien envie d'avoir un petit tête à tête avec ce José se dit-il, j'ai du mal à comprendre l'identité de ses 2 femmes au même domicile. »

A cet instant arriva Tora, son carnet à la main qui lui dit :

– La victime, Madame Sembal, souffrait de troubles de la mémoire, elle a acheté cet appartement au décès de l'ancienne propriétaire, Sylvie Vatan.

Arsène expliqua à Tora sans doute la méprise de l'assassin qui, présumant éliminer une tante gênante, avait en fait ôté la vie à une pauvre innocente.

– Ceci expliquant cela, reste à nous de démasquer l'auteur du méfait.

-----

José détestait les hôtels d'aéroport, cependant, le prochain vol pour Québec n'étant prévu que le lendemain, il avait réservé une chambre au pied des pistes. Se retournant dans son lit sans cesse, il avait du mal à trouver le sommeil du juste.

« Pourtant je ne risque rien, se persuada-t-il »

Soudain il se dressa et poussa un cri dans la nuit :

« Tabarnak ! »

\* Si tu veux avoir l'air d'un cinéophile averti, va voir ce film culte et dis-en le plus grand bien à tes amis.

La vision de la lettre sur le tableau de liège lui fit froid jusqu'au fond des os.

Bondissant hors du lit, le voilà habillé et bien décidé à récupérer cette preuve accablante.

Arrivé dans ce quartier qui paraissait calme, il monta l'escalier sur la pointe de ses mocassins, le cœur battant, il poussa doucement la porte, pénétra dans l'entrée et tendit la main vers le tableau pour se saisir de la lettre. Soudain la lumière l'aveuglant, une sexagénaire s'écria :

– Mais qui êtes-vous ?

José surpris par sa présence cherchait ses mots :

– Je suis le neveu de Madame Vatan, lui dit-il

– Ah oui, je t'attendais. Entre je t'en prie. Alors, c'est toi mon neveu du Québec ?

José, troublé, n'y comprenant plus rien lui demanda :

– Vous êtes ici depuis longtemps ?

– Oui, dit-elle, depuis toujours !

– Pas possible ! s'exclama-t-il, mais qui était donc là hier ?

– Tu es donc déjà venu ici ? dit la dame étonnée

José s'apercevant de sa méprise, s'apprêta à rebrousser chemin quand Lepain lui mit le grappin dessus.

– Vous allez me suivre, dit-il au compatriote de Céline Dion,

Se tournant vers la sexagénaire, l'inspecteur lui lanca :

– Bravo pour tes dons de comédienne Tora, tu nous as fait un numéro exceptionnel, digne d'un oscar à Hollywood.

Interrogé à la brigade, José ne tint pas longtemps pour avouer son crime, étant donné que la perquisition de sa chambre d'hôtel avait permis de retrouver la Vénus de Milo, arme du crime, parmi les quelques objets dérobés à celle qu'il croyait être sa tante.

– Dommage pour vous, votre tante est décédée, le notaire est en train de rechercher les héritiers. Un peu de patience vous aurait permis de devenir riche !

S'étant mis en contact avec son confrère Québécois Robert Téhenbois, ce dernier lui fit de José un rapport assez négatif : sorti il y a un mois d'un hôpital psychiatrique, il n'en était pas à son premier forfait.

– A bientôt Arsène, lui dit Robert, si tu as l'occasion de venir un jour au Québec, nous irons manger ensemble une bonne poutine chez la mère Bolduc !

L'aube pointait au niveau des toits, Arsène attrapa sa veste et proposa à Tora :

– Je te raccompagne ?

– Avec plaisir, je suis fourbue, dit Tora

Assis dans la DS, il alluma la radio qui diffusait un morceau de cithare.

– Ça, c'est la musique du « 3<sup>ème</sup> Homme » ! lui fit remarquer Tora.

Arsène hocha la tête, souriant « le voilà le titre que je cherchais depuis le début » pensa-t-il.

Il jeta un dernier coup d'œil à la façade du bâtiment, qui devint soudain un peu plus paisible à la lumière du lever du jour, alors qu'au loin, se dessinaient deux silhouettes patibulaires mimant crochets et uppercuts qu'ils donnaient dans le vide de leur passé à jamais oublié.

Prix du Blanc-Mesnil  
pour les Séquano-Dionysiens

Catégorie Adolescents

## **Le meilleur ami de l'homme**

### **Une nouvelle de Lélia Belhamiche**

#### **1<sup>er</sup> prix**

Il est 23h30, se qui signifie que ma tournée commence. Le quartier est calme aujourd'hui, pas un chat dans les rues. Tout devient de plus en plus sombre à mesure que le temps s'écoule. Seul les quelques lampadaires qui longent la voie éclairent l'environnement urbain qui m'entoure. Une douce brise froide d'été parvient à pénétrer dans l'habitacle de ma voiture. Je referme aussitôt la fenêtre. Au même moment ma radio sonne l'alerte et m'annonce ma prochaine mission ou plutôt intervention. Je décroche sans plus tarder :

« - Agent 93150D on nous a signalé une infraction dans une propriété privée désaffectée non loin de votre périmètre. A priori il s'agirait d'un groupe de jeunes adolescents.

- Ici agent 93150D message reçu, je me rends sur les lieux. »

A l'annonce de cela je démarre par réflexe ma voiture et prends soin d'allumer ma sirène de police. Le bruit assourdissant de celle-ci attire immédiatement le regard de quelques passants pressés de rentrer chez eux, sans doute après une longue journée de travail. De mon côté je me concentre sur les quelques virages que j'exécute à grande vitesse pour me permettre d'arriver au plus vite sur les lieux.

Je freine. Je sors de ma voiture et me retrouve nez à nez face à une imposante bâtisse. Je regarde autour de moi, la rue est vide. A l'exception d'une vieille dame assise sur une chaise à bascule sous son porche. Je préfère aller à sa rencontre avant de m'aventurer dans ce lieu sans doute très poussiéreux et dangereux. En m'approchant j'arrive à mieux la distinguer. Elle est de petite taille, porte une robe noire à fleur au style des années 80. Son visage possède des traits très doux et inspire confiance. Quand à ses cheveux ils sont de couleur noir corbeau, coiffés en une longue tresse. J'arrive à sa hauteur et l'accoste avec un sourire amical :

« - Bonsoir Madame c'est la police, excusez-moi de vous déranger en cette soirée mais j'ai été appelée pour une infraction de la maison voisine en face de la votre. Est-ce vous qui avez appelé la police ?

- Non

- D'accord heu, connaissez vous les propriétaires de ce terrain?

- Oui

- Madame je...»

A ce moment-là, ma phrase fut coupée par un cri désastreux provenant de la demeure que je devais inspecter. Un adolescent a du faire une mauvaise chute, voir pire. Ce ne serait pas étonnant vue le mauvais état de la maison. J'abandonne vite mon interrogatoire et cours en direction du cri qui perdure. De plus je prends soin à l'aide de ma radio positionnée sur l'épaule d'appeler des secours. J'escalade le portail avec facilité et enfonce la porte d'entrée. Tout s'arrête. Les cris ont cessé. Je regarde en face de moi et comme on pouvait s'y attendre tout est macabre. Je marche avec prudence dans plusieurs pièces du rez-de-chaussée. Le temps semble s'être arrêté. Les meubles sont disposés un peu n'importe comment et sont protégés de la poussière par des draps blancs. Dans chacune des pièces une odeur nauséabonde se dégage. A chaque pas que je fais je manque d'écraser des excréments. Cela en est trop pour moi, je vomis de dégoût tellement l'odeur est insoutenable. Je me dirige vers la sortie quand j'entends des bruits de pas à l'étage. Si c'est une mauvaise blague, pour moi l'auteur devait impérativement être arrêté. Je me dirige vers l'escalier et en montant je remarque que seules des empreintes animales sont présentes. Arrivée en haut, un long couloir orné de plusieurs portes se dresse devant moi. Je fais un pas mais m'arrête aussitôt. Je ne suis pas seule. Au bout du couloir il y a quelqu'un. J'entends sa respiration s'accélérer. Me sentant en danger je sors mon arme de son étui et la pointe vers la masse noire. Je cris de toute mes forces :

« Police ne bougez pas, mains en l'air ? Qui êtes-vous ? » Personne ne me répond. Un lourd silence s'installe. Les secondes s'écoulent comme des heures. Des yeux jaunes luisants commencent à être distingué. Un frisson me submerge. Quelle créature ai-je en face de moi?



Un spasme soudain prend possession de mon corps. La créature grogne. Et commence à s'approcher doucement. Et c'est d'un battement de cils que la créature court en ma direction. Je tire et m'écroule par terre. Cette bête aux allures de chien me saute à la gorge et réussit à me mordre le bras. Je cris de toute mes force et me débats tant bien que mal. Je parviens d'un bon coup de pied à me dégager de son emprise et ouvre une porte au hasard pour m'y réfugier. Je bloque de toutes mes forces la porte. La bête tape de rage sur la porte mais je tiens bon. Cette chose ne doit pas entrer ! Je verrouille la porte et la bloque encore avec une commode. Je pleure et m'écroule par terre. C'est à en devenir fou ! Je tourne la tête et à présent je tombe nez à nez avec quatre corps. En les regardant on arrive à comprendre qu'il s'agit d'une famille ; les parents et deux enfants. Les corps sont complètement déchiquetés et à première vue ils sont morts d'une exsanguination effroyable. Le lien entre la bête et les corps traverse immédiatement mon esprit. Il faut à tout prix que je sorte de cette maison. La porte se déverrouille et laisse entrer un chuchotement qui me glace le sang « J'arrive... ». Les yeux de la créature dépassent la porte et me fixe. Il sort un bras et me hurle « TU ENTRES TU RESTES !! »

Je crie de terreur et m'approche de la fenêtre. Il doit y avoir au moins une bonne quinzaine de mètres. Je n'ai plus le choix. J'ai fermé les yeux et sauté...

Mon corps est devenu calme, ma respiration est lente. Je suis dans un étrange état, je ne pourrai le décrire. Quelqu'un me touche l'épaule, j'ouvre les yeux et vois un pompier. Je me relève et réalise que j'étais allongé par terre devant la porte d'entrée. Que s'est il passé ? Je ne le saurai peut être jamais. On m'a emmené à l'hôpital, j'ai fait ma déposition auprès de la police mais aucune vieille dame dont j'ai fait la rencontre, créature ou corps n'ont été retrouvés. Une brigade a enquêté et a mené plusieurs perquisitions pour l'affaire. Hélas malgré une grande dextérité rien de concluant n'a suivi. La réponse rationnelle suite à mon histoire était que je me suis tout simplement cognée fortement la tête suite à ma procédure d'enfoncement de la porte.

Cela est possible mais moi personnellement je n'y crois pas. Mes soupçons ne cessent de tourner dans mon esprit. Car cette nuit là en rentrant chez moi j'ai remarqué que... Que j'avais toujours la morsure du monstre au bras.

## La Chasse

### Une nouvelle de Vanessa Auguste

#### 2<sup>e</sup> prix

Souviens toi tu n'as droit qu'à un seul appel. Je te conseille de bien réfléchir avant d'entrer un numéro.

Anne regarda l'écran noir qui gisait dans sa paume. Elle avait là le moyen de se libérer de ce cauchemar éveillé, mais elle se surprit à hésiter. Était-ce vraiment ce qu'elle voulait ? Courir, crier à l'aide, s'égosiller pour qu'au final personne ne vienne à son secours ? Elle savait aussi qu'aucun appel qu'elle passerait n'aboutirait. Elle n'avait personne. Aucun chiffre ne lui venait en tête lorsqu'elle pensait à allumer la petite boîte noire qui emplissait sa main. Dans sa position, seule la police aurait pu l'aider mais son histoire risquait de passer plus pour un canular que pour les plaintes d'une personne en danger.

Anne prit une grande inspiration puis rangea le téléphone dans la poche de son vieux jean.

Pas maintenant. J'appellerai plus tard.

La jeune femme s'était d'une certaine façon résignée. Pour elle ce n'était qu'une question de temps avant que ce genre de mésaventure n'arrive. Les personnes sans domicile ne faisaient pas long feu dans les rues. Elles étaient les premières à disparaître mystérieusement, à mourir subitement, à rencontrer des détraqués qui s'amusaient à leur dépend. C'étaient les oubliés de la ville, de la région, du pays. Demain, Anne n'allait pas se réveiller à sa petite place sous le pont, dans les mémoires non plus.

Une large main lui fut tendue. Elle appartenait à son ravisseur. C'était un grand homme filiforme qui pliait presque en deux. Sa morphologie avoisinait celle du peuplier. Sa tête semblait chuter en continue vers la terre. Elle était massive et menaçait de se séparer de son cou inhabituellement long.

La jeune femme, après une brève hésitation lui donna sa main, sans lui opposer ni méfiance ni soupçon.

La chasse pouvait commencer.

\*\*\*

L'homme s'était présenté à elle comme étant un chasseur de métamorphes. Anne avait entendu ses cordes vocales jouer les dernières notes de son existence. Elle n'avait pas réfléchi et s'était tout de suite mise à courir. Courir dans l'espoir de rester sauve. Un chasseur était à ses trousses et elle était, aux yeux de la société et de sa famille, une métamorphe. Une sorte d'aberration dans un système que tous feignaient de trouver parfait.

Elle portait une enveloppe. Une illusion nécessaire pour décrire qui elle était vraiment à l'intérieur, pour que son reflet ne soit plus un inconnu, en contradiction avec son âme. C'était une harmonie qu'elle devait maintenir pour ne pas devenir folle ; mais hélas aussi pour ne pas subir la haine gratuite de personnes plus malheureuses en quête d'un exutoire qu'elles trouvent dans la violence pour échapper à leur vie. En tout cas c'est ce qu'elle se répétait lorsqu'elle recevait une avalanche de coups dans son corps jugé pas assez convaincant ; lorsqu'elle se retrouvait meurtrie, noyée dans l'abjecte mélange de son propre sang et des fluides corporelles de ses bourreaux ; lorsqu'elle était désespérée car les maigres hormones dans lesquelles s'évaporait tout son capital économique ne servaient à rien, parce qu'elles détruisaient plus sa santé qu'elles ne la rendaient plus « femme » aux yeux des autres.

Ce terme : métamorphe, créature, est celui qu'avait utilisé sa mère en la mettant à la porte, en l'envoyant attendre la mort sur les trottoirs du Blanc-Mesnil, en face de l'autoroute. C'est ce terme qu'elle voyait dans les yeux des passants qui prenaient le temps de la scanner comme un phénomène de foire exposé sur les trottoirs du Blanc-Mesnil, à côté du McDo. C'est ce

terme qu'elle entendait dans le grognement des jeunes garçons qui prenaient plaisir à la couvrir de bleus lorsqu'elle était allongée sur les trottoirs du Blanc-Mesnil, tout près des quatre tours.

Alors qu'elle courait, Anne pensa que cette fois-ci c'était la vie elle-même qui en avait après elle. La créature qui la chassait n'était pas humaine, elle transportait dans son sillage un voile angoissant. Elle sentait la mort.

Cela faisait au moins cinq bonnes minutes qu'elle courrait, titubait, effleurait le sol et s'attendait que d'une minute à l'autre, un prédateur lui fonde dessus.

Son souffle était court. Elle n'avait jamais vraiment été une grande coureuse, mais l'exercice lui était familier. "Tant qu'ils ne t'attrapent pas ils ne peuvent pas te faire du mal" : voilà ce qu'elle se répétait comme une prière pour ne pas laisser tomber lorsqu'elle n'en pouvait plus ; pourtant elle savait que c'était on ne peut plus faux. Beaucoup trop de fois les regards lui avaient lacéré le cœur, beaucoup trop de fois, les rires, les blagues, les sifflements avaient, tels des ouragans, tout ravagé en elle. Anna savait très bien que les gens connaissaient des techniques divers et variées pour torturer leurs semblables et qu'ils n'utilisaient les coups que lorsque leur haine muait en désir d'anéantissement. Alors oui, on pouvait lui faire du mal sans la toucher, mais cette liturgie, même mensongère, lui donnait la force de continuer.

Elle ressentait l'air lui entrant dans la bouche comme des myriades de petites lames coupantes qui lui arrachaient la gorge, lui fendait l'œsophage pour aller se planter dans ses poumons. D'ailleurs un goût de sang emplissait sa bouche. Ses yeux se fermaient tout seuls et elle laissait ses pieds la guider dans cette allée où tout était mort. Elle n'avait plus de force mais sa survie lui demandait de continuer. Sa tête lui tournait et son ventre se contractait à intervalles irréguliers. Son cœur semblait ne plus battre et ses pieds d'avoir décollé du sol. Anne ne savait plus si elle courrait ou si elle était en plein bad trip.

Depuis combien de temps déjà elle n'avait pas mangé ? Quelques heures seulement. Quelques restes que lui avait laissés un petit restaurant. Juste assez pour ne pas s'effondrer. Pas assez pour lui fournir l'énergie nécessaire pour tenir une course.

Elle bifurqua dans une petite rue à peine éclairée. Décision qu'elle regretta au moment même où elle la prit. Les immeubles, de chaque côté de l'allée avaient triplé de taille et prenaient au fil de sa course l'apparence de son agresseur. Anna sentait les bâtiments se refermer autour d'elle pour former une prison, un piège où elle serait obligée d'attendre sagement que son assaillant vienne récupérer sa proie.

Il ne fallait surtout pas qu'elle regarde derrière. Cette maxime tournait à plein régime dans sa tête, comme ses pieds sur le bitume. Un obstacle sur son chemin et elle se retrouva face contre sol et le regard braqué sur deux ombres verticales qui s'étendaient vers un infini qui ne cessait de s'allonger. Elle leva les yeux sur une masse noire et effilée. Se tenait en face d'elle l'un des monstres de ses livres d'enfant qui n'avaient pour vocation que de la dévorer. Ses créatures vicieuses qui hantaient ses rêves et dont les noms la terrorisaient.

La silhouette se confondait aux câbles électriques qui se balançaient à la limite du sol. Elles faisaient désormais entièrement partie de la créature qui se tordait au dessus de la jeune femme. Son corps, comme un trou noir, engloutissait les lumières des lampadaires, plongeant l'endroit dans d'épaisses nappes de ténèbres macabres.

Anne s'était figée, attendant le coup fatal. Elle espérait que s'il y avait une vie après la mort, elle serait plus supportable. Cependant, un petit carré lumineux lui fut tendu.

Je te permets d'appeler une seule personne, après tu devras m'accompagner à la chasse.

Anne leva sur lui des yeux surpris, puis attrapa de sa main tendu le téléphone dont l'écran s'était éteint entre temps. Elle serra l'appareil contre elle alors que petit à petit, la lumière qui revenait dévoilait le grand homme à ses yeux.

\*\*\*

Ils avaient marché une bonne partie de la nuit. Anne avait toujours le cœur qui battait la chamade mais elle suivait docilement le grand homme qui s'enfonçait au cœur des ruines derrière la gare. Il semblait enquêter sur un phénomène de plus haute importance qui se tapissait dans ces débris figés dans le temps.

Il était concentré, ses yeux fixés sur un point.

Anne ne s'était jamais aventurée, même de jour, dans un coin aussi enfoui dans la ville. Elle observait les bouts de murs presque entièrement recouverts par la végétation quand un grognement s'éleva derrière l'un d'eux. Anne se figea. Le chasseur recula et alla se placer dans le dos de la jeune femme, la laissant directement face au danger.

Elle devina la bête avant même que ses yeux ne la discernent enveloppée d'une ombre vindicative, meurtrière. Anne avait déjà imaginé les contours de l'animal aux grognements qui vibraient dans son ventre. Ces vibrations agressaient ses oreilles. Elles étaient dures, graves, cassantes. Elles faisaient mourir son âme. L'odeur de la bête forçait ses narines, faisait convulser son estomac et susurrant à sa mémoire de se rappeler des senteurs d'antan. Les effluves de sang. La puanteur de la survie. La fétidité de la vie. Et enfin, elle les vit. Les yeux de la bête. Ils étaient de ce rouge si vif, tellement cruels et pourtant si innocents, témoignant d'une soif de savoir que seule la perfidie de la bestiole pourrait égaler. A eux seuls, ils résumaient le genre humain. Le souvenir, le songe, l'envie. La vie perdue de la jeune femme qui défilait à travers ces orbes incandescentes. Exécration. Aussi celle inconnue, inconsistante mais pourtant regrettée. La vie avant sa naissance.

La créature qui s'était rapprochée en semant de légères empreintes sur son passage, maintenant exposée dans la lumière poignante de son intrusive violence, reflétait de sa face le doux visage de la jeune femme. Ils étaient tout deux des métamorphes. Sa peur disparut au moment où Anne le comprit. Elle s'approcha de la bête qui de sa gueule baisa la main suppliante longée vers lui. Ils frémirent et le contact devint plus fort. Ils se fondirent l'un dans l'autre. Leurs cœurs battaient à l'unisson. Leurs poumons se remplirent du même air et leurs sangs bouillonnèrent avec la même intensité. Elle devenait la bête et la bête devenait elle.

Un coup fit trembler les murs de la ville et la jeune fille sentit leur cœur se déchirer. Leur tête venait d'imploser. Le sang dans leur corps affluait de manière chaotique vers le trou qui scindait en deux leur crâne. Il courait vers la liberté. Leurs organes se compressèrent, s'étrécirent, se recroquevillèrent et devinrent aussi durs que des rocs, plus l'oxygène filtrait

par tout les pores de leur peau. Leurs muscles lâchèrent, s'abandonnant au repos éternel et leurs intestins se vidèrent sur le bitume figé par l'hiver trop glacé.

Le chasseur rangea son arme et s'évanouit dans le brouillard qui commençait à se lever.

Prix du Blanc-Mesnil  
Départements hors Seine-Saint-Denis

Catégorie Adultes



## Nuit noire au Blanc-Mesnil

### Une nouvelle de Véronique Di Meglio

#### 1<sup>er</sup> prix

Je laissai mes potes finir la fête sans moi. Il était presque 15 heures et tout restait à faire pour que la soirée soit inoubliable. Je rentrai chez moi. Je passai plus d'une heure à choisir et à découper les lettres noires, toutes de tailles différentes, dans le journal bien nommé « ça bouge » trouvé la veille non loin de la façade austère des Bains-douches. Je raccourcis le texte, l'exercice étant moins aisé que je n'avais imaginé et je n'étais pas connu pour ma dextérité.

Les doigts noircis par l'encre volatile, je relus avec satisfaction ma courte prose qui s'étalait sur la feuille A4 blanche :

rV GarE dE DrancY

vEnDredI 20 h

viEns SeUle

A 17 heures, j'attrapai la corde épaisse dans laquelle j'avais consciencieusement fait un nœud coulant, des gants, une paire de menottes et une carte choisie dans un jeu de tarot avant de rejoindre la Clio flambant neuve qui m'attendait au troisième sous-sol. Je déposai mon attirail sur le siège passager et filai, direction le stade Boghossian où mon ami Mario soulevait de la fonte entre deux doses d'anabolisants. Il s'octroya une pause, prit un verre de Vittel pendant que je sifflai un Limoncello, impossible de refuser quoi que ce soit à Mario, et encore moins quelque chose dont sa vieille mère était à l'origine. Je repris ma course un quart d'heure plus tard.

Pas pour longtemps.

Quand le policier me siffla, mon premier réflexe fut de regarder dans le rétroviseur si un autre véhicule, dont le conducteur n'aurait pas porté de ceinture par exemple, ne voulait pas réceptionner l'invitation à se ranger sur le bas côté à ma place. Mais non. J'étais bien le destinataire des coups de sifflet. J'obtempérai.

« Papiers ! Me dit l'agent sans préambule.

- Ciseaux !

J'avais toujours rêvé de faire cette blague un jour mais le moment était mal choisi, je ne le compris que trop tard. J'étais pressé et le policier avait manifestement oublié son sens de l'humour à la maison ou au vestiaire du commissariat. Croyant qu'il n'avait pas compris la plaisanterie, j'ajoutai lourdement:

- Caillou !

- OK, t'es un rigolo toi. Tu me donnes tes papiers ou tu préfères qu'on aille s'amuser au poste tous les deux ?

- Non, non, m'inclinai-je en feignant de chercher la carte grise de la Clio dont je savais mieux que personne que je ne la trouverai pas, ça va, je plaisantais.

Les cinq minutes suivantes furent déterminantes pour le reste de ma journée et, je le crus un instant, pour le reste de ma vie entière. Evidemment, je ne trouvai aucun papier ni certificat d'assurance du véhicule dont je n'étais même pas le propriétaire, mais ma blague introductive, et, je le conçois, mon haleine chargée de Limoncello, n'ont pas attendri le fonctionnaire.

- Je vous explique, la voiture n'est pas vraiment la mienne...

- C'est bien le problème, dit il en me tendant un éthylotest.

Je proposai d'aller récupérer la carte grise et le certificat d'assurance chez la propriétaire mais rien n'y fit : je ne pouvais échapper au ballon (dans tous les sens du terme), dans lequel je soufflai timidement dans un premier temps, comme pour en alléger la sentence. Je finis par y laisser un poumon, tant le policier perdait patience. Mon nouvel ennemi appela son collègue.

- Roger ! 1 milligramme, on en tient un bon ! Et pas de papiers, tu vérifies le RVV ? Demanda-t-il à l'armoire à glace qui s'approchait, avant de reprendre, à mon intention :

- Sortez du véhicule !

Les formules de politesse étaient restées accrochées avec l'humour au porte-manteau du commissariat. Pas de chance. Je tentai une dernière justification : la fête des 25 ans de mon pote, la mamma, le Limoncello, les traditions... En vain, la bienveillance et la compréhension n'étaient pas des pré-requis aux concours de la fonction publique que le collègue Roger avait quant à lui obtenu avec la mention « sens de l'observation aiguisé » : il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour remarquer les accessoires que j'avais bêtement déposés sur le siège passager. Une lettre anonyme, une corde, des menottes, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et 40 ans après Mesrine, je devins l'ennemi public numéro un. Sorti de la Clio comme un malpropre, on me menotta et me fouilla avant de me jeter sur le siège arrière malodorant de la voiture de fonction dont je n'eus pas le temps de reconnaître le modèle. J'étouffai quelques spasmes et finis de cuver ma fête du midi et mon digestif italien au poste de Police.

La poisse totale.

Néanmoins confiant, je me dis qu'il me faudrait peu de temps pour expliquer le concours malheureux de circonstances qui justifiait ma présence au commissariat.

J'appris malgré moi que ledit temps s'écoule de manière différente en fonction des endroits où l'on se trouve. J'avais déjà expérimenté que les moments avec Clara passaient toujours à une vitesse spectaculaire, et plus encore si on les comparait à ceux passés dans la salle

d'attente d'un dentiste ou à la caisse de Carrefour un samedi après midi et ce, même si l'on n'avait à s'acquitter d'un seul et unique pack de bière. Je conclus ce vendredi soir qu'une heure au commissariat s'écoulait encore plus lentement qu'au supermarché, enfin, dès lors qu'on ne portait pas d'uniforme bleu marine.. Cette expérience malheureuse m'a inspiré quelques pistes d'amélioration en matière d'organisation de l'administration policière que je gardais pour moi de crainte de froisser les uniformes les plus susceptibles.

J'ai justifié mon degré d'alcoolémie et la présence de la lettre anonyme et autres objets suspects qui avaient fait l'objet d'une perquisition automobile à un premier policier boutonneux qui, à la manière dont il cherchait les lettres sur son clavier, semblait avoir découvert l'informatique un quart d'heure plus tôt. Puis à un autre, qui, tout en corrigeant les fautes parsemées par le précédent sur le procès verbal, m'invitait à compléter ma déclaration de détails sans intérêt. Puis à un troisième dont le visage sans expression était plus effrayant que celui de mon père à l'ouverture de son avis d'imposition. En tout, cinq personnes en uniforme ont voulu tour à tour entendre mon histoire, depuis le début ! Je n'étais plus à une audition près quand la sixième me sollicita. Sa tenue civile et décontractée me laissa penser qu'il devait être le chef.

« Alors Monsieur Arno, à qui appartient la voiture que vous avez « empruntée » ?

- à Clara Bonfils.

Je renonçai à préciser que j'avais répondu à cinq reprises à cette même question et que pour gagner du temps, il eut été préférable que je fasse une conférence une fois pour toutes devant un auditoire au grand complet. Conciliant, je précisai :

- ma petite amie.

- Mademoiselle Bonfils est-elle au courant que vous lui avez « emprunté » sa voiture ?

« Elle l'était avant son exsanguination », était sans doute la réponse attendue mais je décidai de renoncer à toute nouvelle forme d'humour :

- Oui, enfin pas en ce moment même, mais il m'arrive de la lui emprunter avec son accord.

- Est-ce à dire que vous n'avez pas son accord aujourd'hui ?

- Elle est en voyage, je ne lui ai pas demandé son autorisation, mais je sais qu'elle aurait été d'accord.

- Nous n'avons pas réussi à la joindre au numéro associé à la plaque minéralogique.

- Normal, à cette heure-ci elle est dans un avion, elle revient d'un déplacement professionnel en Amérique du sud.

- Donc il est impossible de vérifier qu'elle « aurait été d'accord » ?

- Son avion atterrit à 23 heures et vous pourrez l'appeler à ce moment-là.

J'avais à ce stade perdu tout espoir d'être rendu à la liberté et à mes projets avant que Clara ne pose un pied sur le territoire national. Mes cinq répétitions me permettaient d'anticiper la question suivante :

- Je n'ai pas l'habitude de consommer d'alcool et encore moins avant de prendre le volant mais c'est un jour spécial...

- Monsieur Arno, m'aurait-on caché l'existence de jours spéciaux où il est permis de conduire les véhicules d'autrui sans autorisation, dans un état d'ébriété avancé et avec un chargement pour le moins... inquiétant ? »

On y était. A moi la énième leçon de morale. Et restait à aborder la question des accessoires. Je fis profil bas en attendant la suite de l'interrogatoire, passablement irrité d'avoir une fois de plus à m'expliquer sur l'originalité de ma vie intime. J'avais esquivé jusque-là, prétextant destiner ces objets à une blague entre amis. Mais je commençais à comprendre que tant que je ne confierai pas mes projets réels à un représentant des forces de l'ordre, je resterai coincé ici. Celui qui me faisait face n'était pas pire que les autres, je le choisis pour en finir.

- Clara rentre ce soir du Brésil. Commençai-je

- La propriétaire du véhicule ? Me coupa le policier en civil.

- Oui, ma petite amie. Elle y a passé 10 jours pour sa thèse et je lui ai préparé une surprise pour son retour...

- en la pendant ou en la menottant ? Lança-t-il

- C'est déjà assez pénible de devoir parler de ça... protesté-je

- Ok, je vous écoute, sembla-t-il comprendre.

- Je comptais la demander en mariage ce soir...repris-je

- De mon temps on invitait sa promise au restaurant pour cela, mais pardon, pardon, reprenez.

- C'est exactement ce que j'ai prévu, sauf que Clara est étudiante en Criminologie alors j'ai voulu être original en lui faisant une demande sous forme de clin d'œil à ce qui la passionne. Elle aurait compris de qui émanait la lettre anonyme en y découvrant le lieu de rendez-vous, la gare de Drancy est le théâtre de notre première rencontre. Les menottes, symbole de la perte de liberté et la corde, celle qu'on se passe au cou en sortant du célibat sont des indices que je comptais laisser traîner chez elle pour la mettre sur la voie. Il semblerait que ce ne soit pas l'idée du siècle... Dans un style plus conventionnel, j'ai aussi une bague, mais on me l'a saisie à l'entrée du commissariat.

Le policier s'était radouci.

- Je vois...

Il regarda sa montre. Il était presque 23 heures. Dans quelques instants, l'avion de Clara atterrirait et elle écouterait les messages vocaux laissés par la Police sur son répondeur.

- Que diriez-vous d'une demande en mariage au commissariat, pour une étudiante en criminologie, je trouve ça assez raccord ? Non ?

Un instant, je crus qu'il plaisantait, mais son regard cherchait l'approbation dans le mien et je lus dans ses pensées. Mon visage qui s'était éteint au fil des heures et des interrogatoires reprit la couleur de l'espoir.

Le téléphone fixe sonna sur le large bureau de mon interlocuteur. J'entendis la secrétaire annoncer à son supérieur que Mademoiselle Bonfils était en ligne. Il prit la communication en m'adressant un clin d'oeil.

- Bonjour Mademoiselle, Commissaire Rouve du commissariat du Blanc-Mesnil, je vous ai laissé un message... Voilà, vous êtes bien la propriétaire du véhicule Clio immatriculé AZ 132 KX ?

- Oui que se passe-t-il ? s'inquiéta Clara

- Il semblerait qu'il ait été volé, mais nous l'avons retrouvé, avec un chauffard à bord. Pouvez-vous venir le récupérer au plus tôt de manière à éviter une mise en fourrière?

- D'accord, quelle histoire ! Mais je suis à l'aéroport, il me faudra bien 45 minutes pour arriver !

- Aucun problème mademoiselle, je vous attends.

Le commissaire Rouve raccrocha, me décocha un franc sourire avant de m'annoncer :

- Il te reste 45 minutes pour mettre en scène le nouveau décor de ta demande en mariage !

## Les principes de Frankie

### Une nouvelle de Jean-Charles Terrien

#### 2<sup>e</sup> prix

Quand je suis sorti du bar, le lampadaire faisait luire la chaussée. La lumière crue de l'air lavé par la pluie révélait chaque détail de la ruelle avec la netteté d'un documentaire. Je ne sais ce qui était le plus déprimant, des sinistres murs de briques brunes ou des poubelles noires qui attendaient de loin en loin, comme de gros scarabées solitaires. Je suis resté immobile un instant avant de rejoindre le boulevard. Le chuintement des pneus sur l'asphalte détrempé ajoutait une note aigüe au ronronnement sourd de la ville. Les passants me croisant voyaient un homme jeune, aux épaules larges sous le blouson clair, à l'air résolu et à la démarche confiante. Ils pensaient avec une pointe de jalousie que je n'avais rien à prouver à personne, que la vie m'avait gâté et que j'en savourais chaque instant. Comment auraient-ils pu deviner la colère froide qui m'habitait ? Sous le costume mon 9mm pesait de tout son poids dans le holster, j'étais en route pour aller tuer mon meilleur ami.

Ludo et moi, on s'est connus à la maternelle. Ça n'est pas très sérieux, pour les deux membres du gang le plus recherché de la ville, de parler de la maternelle. Pourtant, c'est bien là que tout a commencé. A l'âge de quatre ans déjà, la répartition des rôles était établie. Ludo c'était l'intello et moi j'étais le frappeur, celui qui n'a peur de rien. C'est malheureux à dire mais nos relations n'ont pas évolué depuis nos jeunes années à l'Ecole des Mille Chemins. Ludo analyse, organise, et moi je ne comprends pas toujours ce qu'il raconte. Peut-être que j'ai une case en moins. Ou alors, c'est lui qui en a une en plus, allez savoir. En revanche, quand y a de l'action, côté Ludo il n'y a plus personne, et c'est votre serviteur qui s'y colle. Avec pas mal de talent, je dois dire. Face à des malabars aux avant-bras gros comme mes cuisses, équipés d'outils détonants au poing, j'ai toujours su comment faire. Comment les engluer dans la tchatte avant de les étendre, tout en souplesse et en dextérité, pour leur offrir un moment de repos... J'ai l'instinct pour ça, et ça nous a sauvé la mise un paquet de fois, à Ludo et moi.

Ludo, c'est mon meilleur ami. Mais il ne faut pas croire que c'est toujours facile. Parfois, je ne saisis pas toutes les nuances des situations, d'accord, mais ça ne veut pas dire qu'on peut



m'embrouiller comme on veut. Et Ludo, pour l'embrouille, il est balèze. Qu'il utilise ses talents pour arnaquer les pigeons, c'est normal, on roule comme ça tous les deux, et moi, je suis là pour asséner des arguments frappants quand ça ne tourne pas comme prévu. En revanche, qu'il ne soit pas franc du collier avec moi, là, ça ne passe pas. Et dans notre histoire commune, longue d'une trentaine d'années, il y en a eu des cas pas clairs. Comme cette histoire avec Audrey, ma poule, que j'ai trouvée un soir chez lui en débarquant impromptu. Je n'ai jamais eu le fin mot de l'histoire mais sur le moment j'avais senti que Ludo en faisait un peu trop. D'accord, c'était il y a quinze ans et il y a prescription, mais ça m'est resté quelque part, comme une fracture mal ressoudée qui te lance les jours de pluie. Ce n'est pas pour Audrey – des poupées mignonnes à croquer j'en tombe tant que je veux – non, c'est pour Ludo. Moi, en amitié, j'ai des principes. Et puis, je vous l'ai déjà dit, quand on croit pouvoir me bourrer le mou sous prétexte que je pense moins vite que je ne cogne, ça me fout en rogne.

Et là, en arpentant l'avenue à la recherche d'un taxi, j'y suis, en rogne. Une rogne sévère, et ce n'est pas le whisky que je viens d'avalier qui va arranger ça. Parce que Ludo, en plus de l'amitié, il a touché à un deuxième principe : le blé. Pour moi, le pognon, ça se respecte. Il n'y a qu'à voir les efforts que tout le monde fait pour en palper...C'est vrai, Ludo et moi, on a décidé que c'était plus facile de se servir dans les fouilles de ceux qui ont transpiré, que de transpirer nous-mêmes. Mais ce n'est pas une raison pour traiter l'argent à la légère. Le pèze qui est dans ma poche, c'est le mien, peu importe la façon dont il y est arrivé, et c'est dommage que Ludo n'ait pas compris ça.

À l'origine de cette histoire, il y a l'attaque du fourgon de la Brinks, il y a un mois. Hé oui, c'est nous ! L'enquête patine, les flics enchaînent les perquisitions mais n'ont pas le bout d'une piste et je suis certain qu'il y en a plus d'un à enrager de frustration, dans les bureaux de la PJ. C'est notre plus belle opération, à Ludo et moi. Depuis le racket des chewing-gums à la sortie de la maternelle, on en a fait du chemin... Douze millions d'euros, les amis ! Après partage équitable, ça fait quatre millions pour Ludo, quatre millions pour moi, et un million pour chacun des gros durs que nous avons engagés pour faire le boulot. Des gars sérieux, avec des références. Incapables d'organiser ce genre de braquage, mais aptes à jouer du flingue et de l'intimidation, sans paniquer si ça tourne au vinaigre.

Quatre millions, c'est joli ! De quoi se tenir tranquille en profitant de la vie pendant un moment. Le genre de coup qu'on attendait depuis longtemps... Alors, que Ludo essaye de m'embobiner en expliquant que nos employés ont disparu avec tout le butin, ça, je ne l'avale pas. Ah, il l'a bien monté son bobard ! N'importe qui s'y serait laissé prendre, et moi le premier... Sauf que le poker est passé par là. Le poker, ça remplit pas mal de mes soirées depuis deux ans. Bon, pour être honnête, j'y ai laissé quelques plumes. Mais ça m'a appris quelques trucs bien utiles, notamment à lire sur n'importe quel visage, aussi impassible soit-il, les reflets furtifs des pensées les plus cachées. Et chez Ludo, il y a un truc que j'ai repéré. Un tout petit spasme à la paupière gauche quand il bluffe. C'est fugace, mais ça marche à tous les coups. Je ne lui ai jamais dit, bien sûr. Il faut toujours garder un atout dans son jeu, même avec son meilleur ami.

On était chez moi hier quand il m'a déballé son histoire et je l'écoutais catastrophé. Quand on a rêvé de se la couler douce et qu'on a fait tout ce qu'il faut pour réaliser son rêve, on a du mal à y renoncer. Perdre quatre millions avant même d'en avoir vu la couleur c'est comme de shooter de toutes ses forces pied nu dans un bloc de béton. D'abord on ne sent rien mais après on regrette d'être né. Pendant que Ludo parlait, je cherchais comment récupérer le blé. Nom de Dieu, je tiendrais une de ces enflures, ça ne trainerait pas ! Quelques instants de tranquille conversation en tête à tête à l'abri des regards et il parlerait comme une bigote à confesse...J'oscillais entre colère et abattement, quand j'ai vu le signe ! Je n'en croyais pas mes yeux. J'ai d'abord cru que je me trompais. Des mensonges pas joli-joli, des trahisons lamentables, j'en ai connus, je vous prie de croire, et il y a belle lurette que je n'ai plus d'illusions sur le genre humain. Mais là ! Ludo, me faire ça, à moi ! Je n'ai rien dit et je l'ai laissé parler en le surveillant du coin de l'œil... Trois fois, sa paupière a tressailli ! Trois fois en cinq minutes !

Depuis hier, j'ai eu le temps de mûrir la situation, et je ne vois qu'une issue possible. C'est pourquoi je déambule sur le boulevard en cette belle soirée de septembre, mon calibre sous l'aisselle. La rage monte peu à peu, je guette dans le flot des véhicules les taxis en maraude mais ils négligent mes grands signes et filent, emportant des clients plus chanceux. Quoi, il y a plus de dix-sept mille taxis dans Paris, et pas un seul pour moi au moment où j'en ai le plus besoin ! Car je ne veux plus perdre un instant. Ludo crachera le morceau et dira où est le

pognon, et il mourra. Ou il ne dira rien, et il y passera aussi. Oui, le parcours de Ludo en ce bas monde s'arrêtera ce soir, c'est clair comme de l'eau de roche.

Ca y est, avec un petit coup de klaxon un taxi enfin s'arrête devant moi. Il avait intérêt à répondre à mes appels celui-là, mon flingue aurait bien pu se voir confier un échauffement sur carrosserie avant de faire son boulot avec Ludo... Je saute dans le véhicule qui démarre avant même que je claque la porte. Une accélération, quelques louvoiements habiles dans le trafic à grands coups de klaxon, les injures de rigueur du chauffeur et trente minutes plus tard me voilà arrivé au Blanc-Mesnil. Je règle la course, m'engouffre dans l'immeuble et grimpe d'un pas lesté au troisième. Arrivé sur le palier, je m'arrête un instant, reprend mon souffle et me concentre. Agir vite, ça ne veut pas dire bâcler. Même les plus sales boulots, il faut les faire proprement. C'est encore un de mes principes.

Je me plaque un sourire affable sur le visage et sonne à la porte. Elle s'ouvre et me voilà face à Ludo. J'aperçois en un flash le flingue dans sa main, il tire instantanément et je reçois comme un coup de poing dans le ventre. Puis il saisit le col de ma veste et m'attire violemment à l'intérieur où je m'écroule sur une bâche. Oh mon dieu, la bâche, le silencieux sur le revolver, il avait donc tout prévu ? Ludo se penche sur moi et me désarme.

- Tu vois, mon petit Frankie, je savais que tu viendrais, je te connais par cœur ! Je ne sais pas comment tu as deviné que je te baratinais, mais tu l'as compris, ça j'en suis sûr. Il y a ce signe, chez toi, quand tu résous un problème un peu compliqué pour ton petit cerveau. Tu élargis les narines un instant...

Ah... Voilà qui explique sans doute certaines défaites incompréhensibles aux tables de poker. Dans un gémissement je lâche un « Pourquoi ? » à peine audible, mais Ludo a entendu.

- Pourquoi ? C'est bien simple, Frankie. Ce coup c'était notre dernier coup, on n'aura plus besoin l'un de l'autre, alors je me suis dit tout simplement que huit millions, c'est mieux que quatre. Je t'explique : quatre millions, les miens, plus quatre millions, les tiens, égalent huit millions, les miens. Tu comprends ce calcul, mon petit Frankie ?

Je reste immobile, effondré face contre terre sur la bâche puante, à l'écoute du ton de Ludo, du bruit de ses pas, obsédé par une seule question : où est l'argent ? Depuis hier soir j'ai fouillé toutes nos planques sans le trouver... Dans un souffle, je balbutie.

- Ludo, le butin... Dis-moi où il est, de toutes façons je vais crever... J'ai besoin de savoir... S'il te plaît...

Et j'entends Ludo rire, de ce rire gras qu'il a quand il est content de lui, quand il se sent supérieur aux autres et à moi en particulier. Ce rire qui m'a trop souvent vrillé l'oreille et que j'entends pour la dernière fois.

- Ha ha, pauvre Frankie... Hé oui, tu as naïvement cherché dans nos planques, tu n'as rien trouvé, et tu es vexé ! Ca te taraude, hein, de savoir... Écoute, au nom de notre vieille amitié, je vais faire ça pour toi, je vais te le dire, pour que tu ne partes pas dans l'autre monde avec cette question en suspens... Ce sera mon dernier cadeau. Qui sait, il y a peut-être une vie éternelle. Je ne voudrais pas que tu erres jusqu'à la fin des temps avec l'impression d'être aussi bête que dans cette vie terrestre, ha ha ha !!!

Ce rire, encore... Puis Ludo se penche sur moi, soudain sérieux.

- C'est tout simple, Frankie, l'argent est dans le coffre de la BM, dans le box au sous-sol. Les clés sont déjà dans ma poche. Notre petite conversation terminée, je ferme la porte et exit Ludo!

Je sens le contact froid du métal sur ma tempe.

- Dommage, Frankie, on a passé de belles années ensemble, mais il n'y a pas de place pour toi dans ma nouvelle vie.

D'un geste vif je me retourne. Le gilet pare-balles a rempli son office, le couteau caché dans ma manche est venu se loger dans ma main et s'est enfoncé sans effort dans la gorge de Ludo, qui a gargouillé un instant les yeux écarquillés avant de s'étaler de tout son long. Je me relève d'un bond et le regarde gigoter... Dans sa poche je trouve les clés de la bagnole, comme il m'a dit. Il ne bouge déjà plus. J'imagine déjà le rapport de police d'ici un jour ou deux : « Coup de couteau dans la carotide, mort par exsanguination... Règlement de compte... Recherche active du complice habituel... ». Mais je m'en fous, je serai loin.

Ludo avait raison. Huit millions, c'est mieux que quatre.

## **Boum boum boum !**

### **Une nouvelle de Christine Ménéard**

#### **3<sup>e</sup> prix**

Les coups violents frappés à ma porte résonnent dans tout l'appartement. Cinq heures du mat', j'ai des frissons...De grosses chaussures qui scandent des pas martiaux sur une route, une odeur de mégot froid, je me blottis au fond de mon lit. Je chasse les résidus du cauchemar. J'ai mal à la tête. Un coup d'œil à mon smartphone, pas de message. Mes yeux se brouillent.

- J'arrive, une minute !

Allez savoir pourquoi, je m'attends à me retrouver face à une paire de policiers, en quête d'un joli paquet de drogue. J'y ai eu droit quatre ans auparavant, quand je créchais avec une bande de paumés, déguisés en hippies, mais plus préoccupés de "love" que "peace". L'expérience n'avait pas été agréable. Je n'avais été relâché que 48 heures plus tard. Libre, apparemment. Et très énervé.

Mais non, c'est du passé. Je calme les cavalcades effrénées de mon cœur, réveillé trop brutalement. Réfléchis, Yohann, tu n'as pas de raison de t'affoler. Tu as assez d'expérience pour savoir qu'en pleine nuit, ils ne peuvent pas procéder à une perquisition. Mais alors qu'est-ce que ça peut être ? Une urgence, mais laquelle ? Rien ne sert de chercher, on verra bien. D'ailleurs, on insiste derrière la porte.

- Vite, vite !

Je ronchonne, ils peuvent bien attendre quelques secondes, il n'y a pas le feu. Je traîne les pieds sur le carrelage froid, mes orteils se recroquevillent sous l'agression brutale après la douce chaleur des draps. Inconsciemment, je repousse le moment où je vais devoir ouvrir. Mon cerveau embrumé obéit à grand peine à mes efforts pour déverrouiller, je manque vraiment de dextérité ce matin.

Ils ont l'air de deux flics en civil, tels qu'on les voit dans les séries télé. Le spectacle est tellement caricatural que je leur délivre un sourire un tantinet ironique. Une barbe de deux jours, une bosse bien visible sous leur blouson de bon cuir de buffle - je n'ai pas travaillé dans le Sentier pour rien - le visage tanné par les longues veilles, ils me feraient presque pitié. Mais la dureté de leur regard, leur nuque trop raide éveillent en moi une méfiance instinctive. Flics ripoux ou vrais truands ?

Pas le temps de trouver la réponse, ni de me passer le visage sous l'eau. Les deux visiteurs brandissent une carte tricolore qu'ils escamotent aussitôt. Ils aboient plus qu'ils ne parlent.

- Monsieur Karapec, veuillez nous suivre, on vous expliquera en route.

J'ai l'impression de vivre un mauvais film de série B. Pour rester dans la note, ils m'encadrent, surveillant chacun de mes gestes. Une idée me vient, soufflée par mes lectures.

- Je vais juste laisser un mot pour ma copine, qui va rentrer de sa garde à l'hôpital. Sinon, elle va s'inquiéter.

- Bon, mais faites vite.

Je vois bien qu'ils sont plus que contrariés mais ils ne trouvent rien à m'objecter. J'écris sur une enveloppe d'ORANGE qui traîne : "Ma chérie, je dois partir plus tôt, on est venu me chercher en urgence. Bizzz. Y."

La voiture me paraît bien tape-à-l'œil, mes soupçons se confirment. Même si je plisse les yeux sans mes lunettes de myope, je suis tout à fait réveillé maintenant. Ceci dit, j'aurais bien avalé un café avant de partir. Un peu rassuré par les indices que j'ai laissés au garçon qui partage ma vie et que je n'ai jamais pris pour une fille, je profite du moelleux des coussins pour détendre mes jambes. Je pourrais en avoir bientôt besoin.

Au fur et à mesure que la voiture s'extirpe des rues paisibles où je suis venu me réfugier, je sens ma respiration s'accélérer. Je le reconnais à peine, ce quartier des Tilleuls où j'ai grandi. Je l'ai fui après une mauvaise histoire, loin, très loin. Je me suis refait une santé, j'ai appris un vrai métier. Aide-soignant, on en a besoin partout.

Palissades et échafaudages se succèdent dans la lumière clairsemée d'une lune paresseuse, lovée entre les nuages. Je me sens plus dépaysé que dans ces pays exotiques qui m'offraient palmiers bercés par le vent et eaux turquoise. Un brusque coup de frein devant une porte à la peinture écaillée et le temps prend une autre dimension.

Mes deux accompagnateurs n'ont pas échangé un mot. Ils savent que je n'ai plus d'illusions sur leur qualité de policiers. Ils me poussent vers un couloir aux graffitis sans équivoque. Dans l'air du temps, pourrais-je dire. Je sens que mes questions seraient inutiles. D'ailleurs je vais en avoir bientôt le cœur net.

L'odeur, fade, écœurante, saute à mes narines. Je la connais, elle règne dans les chambres d'hôpital, mélange de sanies et de désinfectant. J'ai compris, je dois soigner une personne blessée, certainement en rupture de ban. Les murmures s'éteignent quand j'entre dans la pièce encombrée de meubles et de caisses fermées.

Je ne vois que la forme étendue sur le canapé. Petite, frêle, les narines pincées, une enfant est là. Pas de blessures apparentes, pas de sang. Mais l'aspect de la petite fille est effrayant. A ses côtés, une jeune femme passe un linge sur ses joues diaphanes. Des spasmes agitent son corps, contenus à grand peine par un homme qui me tourne le dos.

Ces épaules musculeuses, ce torse taillé en V, je les reconnaîtrais entre mille. Alors, il sortait du lot, il tranchait parmi les paumés de mon quartier. « Casses en tous genres », ça aurait pu être sa raison sociale. Je le croyais pourtant rangé des voitures, le beau Georges. Je laisse de côté mes questions, la petite a un besoin urgent de soins. Je retrouve immédiatement mes réflexes, le dossier médical m'apprend ce que j'ai besoin de savoir.

La fillette est arrivée récemment d'Afrique et est sujette aux crises de paludisme. Elle a développé une parasitose et doit bénéficier d'une exsanguination. Tout simplement. Sauf qu'en dehors de l'hôpital, il y a trop de risques. Sans parler de trouver le sang compatible.

- Je ne peux rien faire, il faut l'emmener. Et vite !

Georges se retourne lentement. Les yeux vides, le teint blafard, il me fait peur. Où est-il, le séducteur, qui ne prenait rien au sérieux et passait à travers les gouttes, éloignant les importuns et les femmes trop collantes d'une pirouette ? Il n'a plus rien de vivant.

- C'est impossible, je suis recherché. Aide-moi, je t'en prie.

- Mais je ne peux pas. Et d'abord, j'ai vu que son sang est rare, ce n'est pas si simple de trouver un donneur.

- Justement, c'est moi le donneur.

Quelques secondes pour comprendre. Il a vraiment changé.

- Tu veux dire qu'elle est de ta famille ?

- Plutôt oui, c'est ma fille. Et j'ai pris tout ce qu'il faut pour faire la transfusion.

Je ne m'attarde pas à demander comment il s'est procuré le matériel sophistiqué qui est soigneusement emballé et déposé sur un linge que j'espère stérile. Un casse... ou plutôt un chantage sur un soignant de l'hôpital. Je verrai après.

- Mais pourquoi moi ?

Dans la lueur qui passe dans son regard, je retrouve son expression mauvaise d'autrefois, quand on osait lui résister. Il enchaîne, grinçant presque des dents.

- Tu veux que je leur raconte comment tu t'es débrouillé après la descente de police ? Et comment j'ai endossé aussi ce coup-là ? C'est vrai que j'en avais tellement sur le dos qu'un de plus ou de moins, quelle importance, pas vrai ?

Je rougis, j'avais voulu oublier cet épisode, mais c'est vrai que je m'en étais bien sorti de cette affaire. Aux yeux de la police, mon rôle n'était pas vraiment éclairci, ils se doutaient bien que j'étais plus qu'un petit dealer à la manque. Mais sans preuve, ils avaient préféré laissé filer. Je ne suis pas dupe, ils seraient trop contents de me remettre la main dessus.

Mon choix est vite fait. J'essuie les gouttes de transpiration, ce n'est pas le moment d'avoir les mains moites. Le professionnalisme que j'ai toujours pris soin d'entretenir reprend le dessus. Les gestes je les connais. Un quart d'heure, une heure, l'opération de transfusion est terminée. Au silence pesant, succède une atmosphère un peu plus légère, même si elle est loin d'être euphorique.



Je suis pressé de partir, d'en finir avec ces temps glauques, poisseux comme ces pansements qui collent à la peau. J'opère une retraite discrète, personne ne me retient. Ils savent que je ne parlerai pas. Je suis complice à présent.

La porte refermée, je suis happé par un bras que je connais bien. Mon ami a vite compris. Il travaille en réalité à la PJ et ce n'a été qu'un jeu pour lui de repérer le GPS de mon smartphone. Je l'avais planqué dans ma ceinture de randonneur. Je pars, vite, les yeux baissés. Je ne veux pas savoir ce qu'ils vont faire de Georges. Fasse le ciel que je ne le recroise jamais.

Prix du Blanc-Mesnil  
Départements hors Seine-Saint-Denis

Catégorie Jeunes

## Le médaillon de l'aurore

### Une nouvelle d'Adèle Dao

#### 1<sup>e</sup> prix

Une ombre se fit dans la demi-obscurité de la cave. Illuminée par la clarté de la lune, Elise descendit les escaliers avec prudence. Il ne fallait pas que ses parents la surprennent si tard la nuit dans cette pièce lugubre. Elle sortit de sa poche une lampe-torche qu'elle alluma aussitôt, inspecta la pièce, fouilla partout où elle pouvait jusqu'au moment où elle arriva au bord d'une vieille bibliothèque. Elle regarda un par un chaque livre et fut surprise par un énorme livre à la couverture dorée. De toutes ses forces, elle le prit, s'installa sur une petite table et l'ouvrit. Il semblait très vieux, Elise lut le titre du livre : La Morte du Blanc-Mesnil. Un frisson lui parcourut le corps, c'était le nom de sa ville. Après la lecture du sous-titre *La morte du Blanc-Mesnil* était autrefois la jeune fille la plus belle de toute la ville, elle décida de poursuivre.

Elle s'appelait Aurore. Avec sa peau blanc-neige, ses cheveux acajou et ses yeux bleu azur, elle ressemblait à une déesse. Elle était d'une grande beauté et elle chantait divinement bien, en particulier les berceuses grâce auxquelles elle adorait endormir les bébés. Tous les hommes venaient de tous les coins du monde pour lui déclarer leur flamme. Mais jamais elle ne tombait amoureuse d'aucun des prétendants. Malheureusement, sa mère était d'une extrême jalousie au point qu'un soir d'orage, elle la pendit à minuit dans une ruelle sombre et boueuse. Peu après, l'esprit d'Aurore vint hanter les nuits de sa mère. Par la suite, sa tristesse de n'avoir eu un enfant, de ne pouvoir lui chanter une berceuse a évolué en haine, alors, simplement à voir des visages aussi beaux que le sien, elle les tuait dans d'atroces tortures comme l'avait fait sa mère. Maintenant, l'âme de la Morte du Blanc-Mesnil rôde toujours dans les ruelles sombres. Ne sortez jamais à minuit. Et si par malheur vous vous y baladez, dès que vous entendez un chant mélodieux, une douce berceuse, ne vous retournez pas, ce pourrait être elle !

Rappelez-en vous, la morte du Blanc-Mesnil rôde toujours. Cette lecture macabre fit à Elise, froid dans le dos. Mais cette histoire était-elle vraie ? La question fut posée, et peu à peu ses pensées commençaient à se perturber. Des soupçons lui vinrent, elle se rappela de la phrase « Ne sortez jamais à minuit ». Elle regarda vivement la pendule sur une partie du mur abîmé. Elle sonnait 23h57. Dans trois minutes, il serait minuit. Une envie vint lui titiller l'esprit. Serait-ce peut-être l'occasion de découvrir la vérité ? Elle réfléchit pendant quelques secondes. Si elle s'habille en se dépêchant, peut-être pourrait-elle apercevoir le passage de la Morte du Blanc-Mesnil. Enfin, si elle existait... Elle allait enquêter. Sûre de ce qu'elle allait faire, elle partit en courant quand elle passa dans le couloir elle fit attention à ne pas faire de bruit. Elle enfila ses bottes, mis son manteau et ouvrit la porte doucement. Soudain, elle se mit à douter. Elle n'était jamais sortie la nuit et encore moins, seule. L'histoire de cette certaine Aurore, de nouveau, lui fit froid dans le dos. Et puis dehors, il faisait froid et humide et n'importe qui pouvait être là caché, prêt à lui faire du mal. Ainsi que cette morte... Elise prit son courage à deux mains et dans un souffle de courage, elle ferma doucement la porte de l'entrée.

Elle était maintenant seule dans la nuit sombre face à toutes ces créatures maléfiques. Elise descendit le porche, dehors il faisait très froid, de la buée sortait de sa bouche. Elle avait d'un côté très peur mais de l'autre elle était très excitée. La nuit était sombre et humide. Elle se retournait chaque seconde pour regarder si quelqu'un ou même quelque chose la suivait. Une question lui vint. Mais où aller ? Mais bien sûr, quelle sotte, elle marchait sans avoir un endroit précis où aller ! Comment allait-elle faire ? Un plan, oui mais un plan de la ville ! Par chance, elle en aperçu un à quelques pas. Elle le regarda attentivement. Peut-être trouverait-elle quelque chose ? Elle parcourut chaque rue, chaque parc, tout. Soudain, elle trouva Place Chalgrin... Ce mot lui faisait penser à un autre : chagrin. Elle en était sûre, ce n'était pas un hasard. C'était un indice. Elle regarda attentivement par quelles rues elle devait passer. Ce n'était pas bien loin. Elise commençait à courir, son pas s'accélérait, son cœur se mit à battre très fort. Elle ne savait pas pourquoi. Etait-ce la peur d'Aurore ou l'adrénaline qui montait en elle ? Elle arriva alors à la Place Chalgrin. Une place comme les

autres, simple mais la nuit lui donnait une allure hantée. C'était peut-être le cas. Elle vit alors au sol des empreintes de pied tout boueux comme si une personne avait marché dans de la boue ocre ou peut-être du sang. Ses mains tremblèrent. « Qui ose s'aventurer sur la Place Chagrin à minuit ! » hurla une voix sombre. La fillette se figea, elle se retourna légèrement. C'était la Morte du Blanc-Mesnil ! Elle existait donc bien. La Morte repris en s'approchant « Sais-tu ce que je fais à ceux qui rôdent ici au milieu de la nuit ? Le sais-tu ? Je les... »

Elle se tût, un long silence se fit. Il fut interminable pour Elise qui tremblait et claquait des dents.

- C'est toi... Je ne t'ai pas vue depuis la naissance, je ne te veux aucun mal, mon Elise.

La jeune fille prit son courage à deux mains et demanda :

- Comment savez-vous mon prénom ?

- Parce que je suis ta mère.

- C'est faux, j'ai déjà une mère !

- Oui, mais pas biologique. Un jour, j'ai su que j'étais enceinte, je savais que ma mère voulait me tuer. Alors quand j'ai accouché, je ne voulais pas te donner à des gens de mon peuple. Ils sont cruels et m'auraient demandé de l'argent. Je suis alors partie voir le scientifique Gorgan Zeela. Des gens prétendaient qu'il était fou, d'autres disaient qu'il venait du futur car il aurait inventé une machine à voyager dans le temps. Elle pouvait aller dans le passé mais aussi dans le futur. Je lui ai demandé s'il pouvait m'emmener pour que je te confie à des gens de confiance. Il a accepté. C'était un homme bon. Quand je suis arrivée dans le futur de ma ville, j'ai observé l'attitude de tes parents. Ils avaient l'air aimants et prêts à t'accueillir. Je t'ai déposée devant leur porte et je suis partie. Mais ma mère m'a ensuite tuée, tel était mon destin, je ne pouvais rien y faire. Je suis heureuse de te revoir ».

Elise bouche bée ne savait pas quoi dire. Une telle découverte lui faisait mal à la tête. Sa nouvelle mère poursuivit :

- Pour que nous soyons unies pour toujours, je t'offre ce médaillon.

Il y avait dessus une photo de sa mère et d'elle étant bébé.

- Euh... je... merci

répondit Elise

- Maintenant, rendors-toi, dis sa mère, rendors-toi.

Tout se fit flou et une grande fatigue l'envahit.

Des légers rayons de soleil réveillèrent Elise, que s'était-il passé ? Peu à peu, les souvenirs s'éclaircirent. Ce n'était qu'un rêve. Elle était tranquillement allongée dans son lit. Soudain, elle sentit quelque chose dans son lit : un médaillon. Celui de l'Aurore.